

Tim Jackson : Réparer le modèle économique

Timothée Leenhardt

Décembre 2013





« *People are jeopardizing their savings, and borrowing like crazy to buy things they don't need, to make impressions that won't last, on people they don't care about* »*. Cette phrase détonante de Tim Jackson, prononcée lors d'une conférence qu'il a donné à la London School of Economics en février 2010, en plein cœur de la crise, résume bien l'esprit de son livre *Prospérité sans croissance*. Dans cet ouvrage complet d'une finesse d'analyse rare, l'auteur démontre avec habileté d'une part l'essoufflement de notre modèle économique de croissance, et d'autre part que des solutions politiques existent pour un monde meilleur.

* « Les gens sont en train de saborder leur économies, et d'emprunter comme des fous, pour acheter des choses dont ils n'ont pas besoin, pour impressionner de façon éphémère des gens dont il se fichent ».

Tâchons tout d'abord de résumer le constat d'échec de notre société de consommation établi par Tim Jackson, piégée dans une logique matérialiste. Cette critique se fonde sur trois axes majeurs : économique, écologique et social.

Sur le plan économique, Jackson nous décrit un modèle capitaliste intrinsèquement instable, à l'image de la crise de 2008. Dans cette critique du modèle de croissance, on peut reconnaître à Jackson sa volonté d'élever le débat, sans s'attarder à distribuer les torts. Pour lui, il ne s'agit pas de nier les abus d'une superclasse financière, mais plutôt de démonter une logique systémique qui dépasse les seuls intérêts du secteur bancaire. Pour Jackson, c'est bien l'obsession politique pour la croissance et la volonté de consommation toujours accrue des individus qui ont accouché d'une dérégulation financière irresponsable. En cela, il rejoint la pensée politique d'Yves Cochet, qui considère qu'un productivisme aveugle est responsable de la démesure actuelle².

Cette démesure est bien incarnée par l'explosion des dettes, contractées tant par les états, les citoyens que les banques et qu'illustre Jackson de manière très pédagogique. L'auteur montre que l'endettement comme moyen de rester en lice dans une course effrénée à la consommation est à terme une logique inévitablement contradictoire, puisque la bulle financière de 2008, au lieu de stimuler la consommation, a exacerbé la montée du chômage et ralenti la croissance économique.

Jackson nous décrit donc un système économique qui se débat dans ses propres contradictions dans l'espoir de raviver la flamme de la croissance. Cela nous renvoie à la vision de Nicholas Georgescu-Roegen sur l'entropie du système économique mondial : comme tout système clos en croissance, celui-ci ne peut échapper à la seconde loi de la thermodynamique qui prédit son essoufflement progressif³.

En partant du principe que sur la planète Terre se trouve l'ensemble des ressources disponibles, la croissance économique serait donc bornée par nos stocks énergétiques et de ressources naturelles. C'est

le second angle d'attaque contre la croissance développé par Jackson, comme l'avait fait le *rapport Meadows* dans les années 1970⁴. Ce raisonnement malthusien intervient dans un contexte où l'idée d'un salut par le progrès technique est largement partagée. Néanmoins, Jackson nous explique qu'il paraît impossible que sept milliards d'être humains en arrivent à partager le mode de vie des plus riches dans des limites écologiquement viables, même au rythme effréné des innovations technologiques. Cela rejoint l'analyse du pic pétrolier, pour qui l'épuisement du pétrole nous laisse sans autre source d'énergie crédible à grande échelle⁵, et celle de Philippe Bihouix sur la déplétion de certains métaux rares⁶.

A cet épuisement des ressources s'ajoutent les externalités négatives de l'activité économiques de l'homme sur l'environnement. A titre d'exemple, le *rapport Meadows* soulignait que la pollution qui tue toujours plus d'abeilles participe des rendements décroissants de l'agriculture. En effet, à ceux qui imaginent le salut par la science, il ne fait pas oublier que c'est la communauté scientifique elle-même qui tire aujourd'hui la sonnette d'alarme, notamment sur le réchauffement climatique.

En plus d'être économiquement instable et écologiquement insoutenable, l'obsession pour la croissance nous dérobe de ce que nous avons de plus précieux selon Jackson : notre sens de la *prospérité*. Ce troisième point d'analyse est peut-être la plus riche de son livre, car moins souvent décrit ailleurs par les penseurs de la décroissance. Pour Jackson, le matérialisme est en train de s'imposer comme seule définition du bien-être, au risque de rendre nos sociétés globalement moins heureuses, moins *prospères*.

En témoigne la montée de l'individualisme qui semble aller de pair avec le développement économique. L'auteur illustre cette crise sociale par de nombreuses études sur l'augmentation de la solitude et des

⁴ Voir la récente réédition : Donella et Dennis Meadows, Jorgen Randers, *Les limites à la croissance (dans un monde fini)*, Rue de l'Echiquier, coll. Initial(e)s DD, 2012, 425 p.

⁵ Une théorie, originellement développée par le géologue américain King Hubbert, qui prédit le plafonnement de la production mondiale de pétrole puis son déclin progressif.

⁶ Philippe Bihouix et Benoit de Guillebon, *Quel futur pour les métaux ? Raréfaction des métaux : un nouveau défi pour la société*, EDP SCIENCES, 2010, 299 p.

² Yves Cochet, *Antimanuel d'écologie*, éditions Bréal, 2009, 312 p.

³ Nicholas Georgescu-Roegen, *La loi de l'entropie et le problème économique*, Le Sang de la Terre, 1971.



maladies mentales dans les économies développées. Cette perte du sens commun semble particulièrement présente dans les sociétés inégalitaires. A l'aide de nombreux graphes, l'auteur montre le manque de corrélation entre revenu et bien-être d'une société au-delà d'un certain seuil de revenu.

Malgré cette apparente contradiction entre croissance et bien-être, l'auteur décrit les raisons pour lesquelles il semble si difficile d'imaginer un monde sans croissance, même pour les pays riches. D'abord, nous l'avons vu, pour absorber les dettes et la demande d'emploi, la stabilité du système économique dépend entièrement de la croissance. D'autre part, il semble que la consommation soit ancrée durablement dans nos valeurs sociales. Poussés par l'angoisse du perpétuel renouvellement, les consommateurs et les entreprises désirent des biens toujours plus nouveaux. Dans ces conditions, la consommation n'est plus seulement un moyen de vivre plus confortablement, mais aussi un indicateur social : elle permet d'afficher un statut et de défendre une identité. Comme Adam Smith⁷, ou plus récemment, Amartya Sen⁸ avant lui, Jackson nous montre que le sentiment de pauvreté est en grande partie relatif, et dépend de notre possibilité de vivre « *dignement* » dans une société.

Étant donnée cette idéologie matérialiste profondément ancrée dans nos mœurs, répondre dans le même temps à la menace écologique et à la crise sociale s'avère difficile. Cependant, Jackson propose de traiter les deux maux par le même remède. Il défend l'instauration d'un nouveau système socio-économique, respectueux de la nature, et dans lequel les citoyens peuvent s'épanouir autrement que par la consommation. En cela, il se distingue des initiatives plus locales comme les villes en transition, louables mais trop marginales à ses yeux, et propose une transformation d'ensemble. Bien qu'il n'exclue pas totalement une révolution, l'auteur lui préfère un État fort pour la mener à bien, un État qui retrouverait son rôle de garant de l'intérêt général et du long terme.

Cet État aura pour tâche de définir des limites écologiques, transformer le modèle économique, et changer notre logique sociale. Pour réussir, l'auteur juge indispensable de sortir de l'impératif de croissance, et s'inspire largement des travaux d'Herman Daly sur les politiques de l'état stationnaire⁹. En effet, il rejoint les décroissants sur la critique des solutions classiques du développement durable. Par exemple, il juge le découplage entre la croissance économique et les émissions de carbone totalement illusoire, et pense qu'un « green new deal » en tant que tel, serait soumis à des effets rebonds de l'investissement pour le moins hasardeux.

Pour l'auteur, l'investissement massif de l'État dans les technologies vertes doit s'accompagner de l'instauration de quotas écologiques à ne pas dépasser. On peut rapprocher cette idée de la proposition avortée

du gouvernement travailliste en Australie pour l'instauration d'une carte carbone, imposant un quota d'émission à tous les citoyens¹⁰. Pour Jackson, cela implique également une grande réforme fiscale, définie en termes de ressources, et non en termes économiques, comme la taxe carbone.

Pour réparer le modèle économique, l'auteur propose de trouver des nouveaux indicateurs qui prennent en compte le bien-être et le capital naturel, notamment pour les nouveaux investissements. Ces investissements devront être dirigés en priorité vers des infrastructures vertes, dont l'impact économique ne sera qu'une dimension du choix d'investir¹¹. Enfin, il faudra se tourner vers une économie de services ayant peu d'impacts écologiques, en changeant la priorité qui est accordée à la productivité du travail, pour la donner au nombre d'emplois créés.

En effet, cette dernière proposition participe à redéfinir le progrès social en terme d'intégration et d'épanouissement de tous les individus dans la société, plutôt qu'une simple performance économique. Dans cet esprit, l'auteur propose de mieux répartir le temps de travail et de valoriser les loisirs, comme le préconisent les penseurs de la simplicité volontaire comme Jacques Ellul et Ivan Illich. Cet accent mis sur le bien-être devra être accompagné d'indicateurs pour le mesurer, et d'une politique de réduction des inégalités systémiques pour retrouver un sens de la communauté et du bien commun.

Nous voyons que ces politiques défendues par Tim Jackson nous imposent de remettre en cause la logique consumériste et l'idée même de croissance. Mais la peur que cette transformation nous inspire dépend de notre façon de définir le progrès. De grands économistes comme John Stuart Mill¹², ou Keynes¹³ avant lui, avaient prêté avec enthousiasme une nouvelle ère où l'homme dépasserait la croissance matérialiste pour se consacrer à des buts plus nobles. Pouvons-nous espérer que l'Homme, après s'être uni par le glaive, puis par la marchandise, puisse trouver une nouvelle forme de communauté, basée sur la connaissance, le bien-être, et le respect de l'environnement ?

Le livre de Tim Jackson nous invite à imaginer une économie au service de l'Homme, et non un Homme au service de l'économie. Il nous propose un éventail de solutions concrètes à mettre en œuvre pour s'en rapprocher. Son approche globale implique qu'elles soient mises en place par les structures de pouvoir traditionnelles, et non par une somme de projets citoyens ou par une révolution du peuple. Cette approche, bien que préférable sous de nombreux aspects, doit faire débat quant à son réalisme. On pourrait aussi reprocher à Jackson de ne pas assez faire état de l'urgence de la situation et des conséquences potentiellement catastrophiques d'une continuation du

⁷ Dans sa *Théorie des Sentiments Moraux*, Adam Smith montre qu'un homme ne possédant pas de chemise en lin peut être considéré comme pauvre ou pas, dépendant de la société dans laquelle il évolue. Voir Adam Smith, *Théorie des Sentiments Moraux*, Presses Universitaires de France, coll. Quadrige - Grands textes, 2003, 480 p.

⁸ Amartya Sen, *Poverty and Famines: An Essay on Entitlement and Deprivation*, Oxford University Press 1983, 270 p.

⁹ Herman Daly, *Beyond Growth: The Economics of Sustainable Development*, Beacon Press, coll. New edition, 1997, 264 p.

¹⁰ Voir l'article Wikipedia : Carbon Pollution Reduction Scheme : http://en.wikipedia.org/wiki/Carbon_Pollution_Reduction_Scheme

¹¹ L'auteur développe pour cela un nouveau modèle économique en annexe, où la décision d'investissement se base sur de nombreux critères.

¹² John Stuart Mill sur l'état stationnaire, Livre IV, Ch.6 de John Stuart Mill, *Principles of Political Economy with some of their Applications to Social Philosophy*, Ashley ed., 1848.

¹³ John Maynard Keynes, *Perspectives Economiques pour nos Petits Enfants*, 1930 : <http://gesd.free.fr/kenfants.pdf>



statu quo. Enfin, paradoxalement, et malgré tous ses efforts, d'offrir une vision encore trop floue de la société post-croissance. Mais ce sont là des critiques faciles contre un ouvrage subtil, qui présente une analyse profonde et offre des solutions concrètes aux grands enjeux actuels. Ce livre doit être vu comme un point de départ qui nous offre des pistes de réflexions sur l'avènement d'une société plus saine. Une chose est sûre, nous ne pouvons attendre d'avoir toutes les solutions avant de nous mettre à l'ouvrage.



www.institutmomentum.org
33, rue de la Colonie
75013 Paris
Tel. 01 45 80 26 07

Inventer les sociétés de l'après croissance

Fondé en mars 2011, l'**Institut Momentum** est un laboratoire d'idées sur les issues de la société industrielle et les transitions nécessaires pour amortir le choc social de la fin du pétrole. L'**Institut Momentum**, qui réunit des chercheurs, des journalistes, des ingénieurs et des acteurs associatifs, se consacre à répondre au défi de notre époque : comment organiser la transition vers un monde postcroissant, postfossile et modifié par le climat ? Comment penser et agir les issues de l'Anthropocène ? Son point de départ se fonde sur une prise de conscience : nous vivons aujourd'hui la fin de la période de la plus grande abondance matérielle jamais connue au cours de l'histoire humaine, une abondance fondée sur des sources temporaires d'énergie concentrée et à bon marché qui a rendu possible tout le reste.

La transition post-pétrolière, post-nucléaire et post-carbonique s'attache à complètement redessiner et à repenser les infrastructures de la société mais aussi à œuvrer à un nouvel imaginaire social. Lieu convivial de recherche, l'**Institut Momentum** produit des diagnostics, des analyses, des scénarios et des propositions originales sur les stratégies de transition et de résilience. L'**Institut Momentum** est là pour les susciter et les faire connaître aux individus, aux collectivités, aux entreprises et aux gouvernements. Enfin, l'**Institut Momentum** a le souci de donner de la visibilité aux solutions émergentes, déjà mises en œuvre par les villes en transition, les coopératives de l'énergie, les Amaps, les entreprises d'insertion, les collectivités dotées d'éco-quartiers.

Si nous parvenons à les diffuser, les initiatives et les contributions pour imaginer et créer le monde d'après pétrole se répandront globalement et localement. Elles deviendront majoritaires, et les efforts que nous déployons aujourd'hui seront demain des lieux communs. Entre temps, nous avons une chance, et c'est peut-être la dernière, de nous écarter du précipice. Un défi, un moment singulier, une fenêtre d'opportunité : le **Momentum**. Rejoignez-nous.